

10

TOUT
POUR L'ENSEIGNE,
OU
LA MANIE DU JOUR,
VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. LAFORTELE, MERLE,
BRAZIÉR et M.;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre des Variétés, le 26 Août 1813.



PARIS,
Chez BARBA, Libraire, Palais - Royal, derrière
le Théâtre Français, N^o. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n^o. 4.

1813.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DURMONT, marchand à Paris M. *Blondin*.
ÉRNESTINE, sa fille M^{lle}. *Virginie*.
M. BABOLIN, marchand de toile de Province. M. *Brunet*.
SAINVILLE, jeune Peintre, amant d'Ernestine. M. *Vernet*.
M. CROUTON, barbouilleur d'enseignes. . . M. *Potier*.
PICARD, valet de Sainville. M. *Cazot*.
LA GRAPPE, marchand de vin. M. *Lefebvre*.
M^{lle}. AURORE, vieille folle passionnée pour
les romans. M^{me}. *Vautrin*.
Un Huissier. M. *Pinson*.
Trois Porteurs.



La scène se passe à Paris.

A large, stylized handwritten signature in black ink, featuring a prominent, sweeping flourish that extends downwards and to the left.

TOUT
POUR L'ENSEIGNE,
OU
LA MANIE DU JOUR,
VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une rue de Paris. A gauche du spectateur, est la boutique de M. Durmont, ayant pour enseigne un tableau représentant une vieille femme lisant un roman ; au-dessus sont écrit ces mots : A MA TANTE AUREORE ; à droite, celle du père Lagrappe, marchand de vin, et celle de M. Babolin, qui n'est pas encore occupée.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DURMONT, sort de chez lui avec LAGRAPPE.

DURMONT.

Mille écus, et six mois de terme payés d'avance ? C'est une chose convenue.

LAGRAPPE.

Je ne vous ai pas fait marchander, vous savez que je suis franc en affaires ; que je vende cent pièces de vin de Chablis, ou que je loue ma maison, je dis mon prix et je ne rabats jamais. A quoi sert de surfaire ?

DURMONT.

Vous êtes un homme étonnant !

Air : *Vaud. de l'Écu de six francs.*

Parmi vous, maint est maint confrère,
 Baptise le vin qu'il nous vend ;
 Cela ne lui réussit guère ;
 Il n'en gagne pas plus d'argent.
 Votre recette est moins commune ,
 Chez vous la vente va grand train,
 Vous ne faites pas votre vin ,
 Et vous faites votre fortune.

LAGRAPPE.

Oui, je ne m'arrondis pas mal comme ça ; et vous aussi, M. Durmont, depuis quelques mois que vous demeurez en face. Ce n'est pas pour vous que vous louez ceci, je le sais ; mais pour votre gendre futur que vous attendez de Bretagne. Eh bien ? voyez ! je n'ai pas cherché à vous faire payer la convenance, et cependant votre gendre et votre fille n'auront que la place à traverser, pour aller manger la soupe chez vous.

Air : *Vaud. de Partie carrée.*

Ici, c'est presque une même entreprise,
 A des marchands qui sont unis entre eux,
 Loiu que jamais le voisinage nuise,
 Il est utile à tous les deux.
 Ayant chacun ici votre boutique,
 Aucun chaland ne vous échappera,
 Si par malheur l'un manque la pratique,
 L'autre l'attrapera.

DURMONT.

Nous y ferons notre possible, au moins.

LA GRAPPE.

C'est une affaire faite : je vais mettre en bouteilles une petite pièce de Chambertin, et nous boirons ensemble le vin du marché. (*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE II.

DURMONT, ERNESTINE.

DURMONT, *appelant Ernestine.*

Ernestine ?

ERNESTINE.

Me voici, mon père.

DURMONT.

Je sors et vais au-devant de quelqu'un qui vient au-devant de toi... Tu seras bientôt madame Babolin ! veille donc attentivement sur la boutique ; tu sais comme la foule abonde de-

puis qu'un beau jour j'ai trouvé au-dessus de ma porte ce beau portrait de ma tante Aurore, qu'un inconnu y a placé.

ERNESTINE.

Vous voudriez bien le connaître.

DURMONT.

Ma reconnaissance pour lui augmente chaque jour comme mes profits ; on le sait , et déjà plusieurs de mes confrères veulent m'imiter ; mais il faut , comme chez moi , que l'intérieur chez eux réponde à l'extérieur.

Air : Songez-donc que vous êtes sioux.

A quelques-uns l'éclat suffit ;
Mais , dirigé par la prudence ,
Depuis long-tems , je me suis dit :
Méfions-nous de l'apparence.
En dépit d'un vieix préjugé ,
Qui garde encor toute sa force ,
De l'arbre j'ai toujours jugé
Sur le fruit , et non sur l'écorce.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ERNESTINE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Est-il possible ?

ERNESTINE.

Ah ! c'est vous, Sainville ?

SAINVILLE.

Est-il possible que vous gardiez le silence, lorsque votre père vous propose d'épouser M. Babolin ! un marchand forain, qui est votre parent au trente-cinquième degré, que vous n'avez jamais vu, tandis qu'il me ferme sa porte, à moi, qui suis artiste, et qui vous ai montré pendant un an à dessiner !

ERNESTINE.

S'il persiste dans sa résolution, alors je saurai faire valoir à mon père la noblesse de vos procédés, et lui reprocher son injustice envers vous ; mais il faut que je rentre, je vous quitte.

SAINVILLE.

Déjà ?

Air : Vaude de Catinet à St-Gratien.

D'un entretien doux et charmant
Je goûte la faveur divine,
Je vous vois à peine un moment,
Et vous me quittez, Ernestine !

(6)

ERNESTINE.

Pent-être, hélas! un jour viendra
Où tous les deux changeant de style,
C'est Ernestine qui dira...
Vous me quittez, mon cher Sainville!
(Elle rentre.)

SCENE IV.

SAINVILLE, FIGARD.

SAINVILLE.

Te voilà, Picard? Hé bien...

FIGARD.

Ah! mon cher maître. Les Juifs sont des Arabes ; j'ai été les trouver pour vous procurer de l'argent ; j'ai montré vos tableaux, nos vieux Israélites n'en donneraient pas une obole, on ne prête plus que sur métal.

Air : *Dans ce salon où du Poussin.*

Silène, du marchand de vin,
N'acquitterait pas le mémoire,
Et du Déluge du Poussin,
Vous n'auriez pas un coup à boire :
Vous n'auriez pas à déjeuner
Avec Paul Potter et ses vaches,
Et vous ne pourriez pas diner
Avec les Noces de Gamaches.

Savez-vous, monsieur, ce que je vous conseille de faire ?

SAINVILLE.

Parle ?

FIGARD.

Announcez vos tableaux comme une pacotille d'enseignes ; tous les gros débitants accourront, vos chefs-d'œuvre se vendront ; vos créanciers vous béniront.... et mes gages seront payés.

SAINVILLE.

Vils propos de valet!

FIGARD.

Hé monsieur, vous ne savez donc pas que c'est aujourd'hui une fureur! une rage! que cette rivalité qui règne entre les marchands ; allez, monsieur, allez rue Vivienne, rue St.-Honoré, et même au faubourg St.-Germain, vous verrez des enseignes qui se surpassent l'une l'autre, l'histoire, la fable, la tragédie, la comédie, l'opéra-comique, les mélodrames même se disputent l'honneur d'en fournir.

Air : *Vive une femme de tête.*

Aux enseignes on fait queue,
 Hier encor on s'y poussait :
 J'ai vu, de la *Barbe bleue*,
 Venir au *Petit Poucet* ;
 En face du *Gastronome*
Gargantua m'est offert,
 Et le ci-devent *Jeune Homme*,
 Vis-à-vis le *Singe Vert*,
 De la *Toison d'or* qui brille,
 Nous passons au *Cœur volant*,
 Et du *Père de Famille*.
 A l'enseigne du *Croissant* ;
 Près du *Rocher de Cancale*,
 Les trois *Lurons* sont parlans ;
 En regard de la *Vestale*,
 Je vois les trois *Innocens*.
 Auprès du *Diable Asmodée*,
 Les *Artistes* réunis,
 Puis la *Fille mal gardée*,
 Le *Rendez-vous des Amis* ;
Cendrillon, la *Providence*,
 Les *Jobards*, *Jean de Paris*,
 Et la *Corne d'abondance*,
 Et la *Femme à deux Maris*.
 J'aperçois la *Balayeuse* ;
 Qui sourit au *Fandango*,
 Et puis *Fanchon la Vielleuse*,
 Regardant *Madame Angot*.
 La charmante *Roxelane*,
 La *Marchande de gâteaux*,
 Enfin la chaste *Suzanne*
 A côté des deux *Magots*.

SAINVILLE.

Et tu veux que je prostitue mon talent ! Ce n'est pas que je désapprouve ceux qui font fortune en attirant les curieux.

Air : *Vaud. du Petit Courrier.*

Maintenant, j'en suis bien certain,
 Dans ce pays on s'en rapporte,
 Plus à la beauté de la porte,
 Qu'à la bonté du magasin.
 Moi, j'aimerais mieux, n'en déplaise
 A certain marchand en faveur,
 Que l'enseigne fût plus mauvaise,
 Et que ce qu'il vend fût meilleur.

PICARD.

Les commerçants ont de riches tableaux, comme les cafés ont de belles limonadières ; et dans Paris, monsieur,

Air : *de Lantara.*

Les curieux se laissant prendre
 Aux pièges adroits qu'on leur tend,
 Souvent, ce qui n'est pas à vendre,
 Est pourtant cause que l'on vend ;

Certain marchand avec plus d'industrie,
Ornant son café chaque soir,
A soin d'y mettre une femme jolie;
Et son enseigne est son comptoir.

SAINVILLE.

Tes conseils ne parviendront jamais à me faire changer de résolution.

Air : *Je t'abandonne aux sifflets du parterre.*

Quoi ! mes pinceaux iraient orner l'enseigne
De la modiste et du marchand de vin !
En y pensant, vraiment le cœur me seigne,
Le peintre envie un plus noble destin.

PICARD.

L'enfant des arts que trop d'orgueil emporte,
Doit-il rongir par ses tableaux brillans,
Des cabarets de décorer la porte,
Quand sa personne est si souvent dedans.

ENSEMBLE.

Quoi ! mes pinceaux, etc.
Oui, vos pinceaux, etc.

PICARD.

Ah ! parbleu, monsieur, en voici bien d'un autre ! Vous n'avez point d'argent, et bientôt vous n'aurez plus de maîtresse, car j'aperçois M. Durmont et M. Babolin, son gendre futur ; à cette tournure départementale, il est impossible d'en douter.

SAINVILLE.

Suis-moi : nous allons aviser ensemble au moyen d'empêcher ce ridicule mariage. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

M. DURMONT, BABOLIN, trois Porteurs chargés de ballots.

DURMONT.

Tenez, mon cher Babolin, voilà la boutique que je vous ai louée. Or donc, pour vous achever toute explication à l'égard de ma fille et de votre mariage...

BABOLIN, *l'interrompant.*

Vous ai-je remboursé les six mois de loyer ?...

DURMONT.

Oui, oui, écoutez : ceci est très-important.

BABOLIN.

Pardon, permettez que je donne un coup-d'œil à mes bal-

lots, un, deux, trois, les voilà bien tous. Vous dites donc que votre fille....

DURMONT.

Ernestine est la petite personne la plus....

BABOLIN, *aux porteurs.*

Imbécilles!...

DURMONT.

Comment, imbécille!

BABOLIN.

Pardon, je parlais à mes porteurs qui ne font pas attention...

DURMONT.

Quant à son esprit....

BABOLIN, *aux porteurs.*

C'est un peu lourd, n'est-ce pas?

DURMONT.

Mais pour ses principes...

BABOLIN, *aux porteurs.*

Laissez ça là; c'est que vous sentez bien qu'après avoir loué la diligence de Rennes pour mes toiles et pour moi, il ne serait pas régalant d'en égarer dans Paris. Hé bien, Ernestine....

DURMONT.

Enfin, pour vous l'achever de peindre, elle raffolle des enseignes....

BABOLIN.

Diantre!

DURMONT.

Et malgré toutes les qualités physiques dont vous êtes paré, vous ne parviendrez jamais à lui plaire, si vous ne songez à vous pourvoir....

BABOLIN.

D'une enseigne. Après la noce ne sera-t-il pas temps d'y songer?

DURMONT.

On ne saurait s'y prendre trop tôt.

BABOLIN.

Mais comment ferai-je?

DURMONT.

Parbleu! je vous ai loué une belle boutique, il ne s'agit plus que d'en parer l'extérieur.

Air: *Une Fille est un oiseau.*

Ce calcul est assez fin,
C'est une bonne tactique,
Il faut parer la boutique
Pour vider le magasin,

Aussi , mon cher , voyez comme
Chaque jour en habile homme ,
Tel marchand que l'on renomme
Aux yeux d'abord sait briller.

BABOLIN.

Des marchands , voilà l'usage ,
Mais souvent c'est l'étalage
Qui les force à détaier.

DURMONT.

Ça n'arrive pas toujours.

BABOLIN.

Je l'espère , à la vérité ; je compte beaucoup sur votre fille
pour me seconder.... car si je n'en suis pas secondé... mais je serai
secondé.

Air : *des Portraits à la mode.*

En prenant , papa , cette boutique-là ,
De moi je suis sûr que chacun parlera ,
Car j'ai , voyez-vous , pour faire tout cela
Un moyen facile et commode :
A tous les chalans ma femme sourira ,
Aux goûts de chacun le sien se prêtera ,
Et je vous réponds que ma femme saura
Me mettre bien vite à la mode.

DURMONT.

Diable ! vous êtes plus malin que je ne croyais.

BABOLIN.

Pour malin... je le suis , je l'ai été , et j'espère l'être encore.

DURMONT.

Allons tout ira bien. (*Il frappe.*) Père la Grappe , ouvrez-
nous.

SCÈNE VI.

Les Mêmes , LA GRAPPE.

DURMONT , à la Grappe.

Ouvrez-nous la boutique destinée à mon gendre.

LA GRAPPE , montrant Babolin.

Monsieur est sans doute le père de votre gendre futur ?

BABOLIN.

Avec votre permission , je suis Babolin , le futur lui-même.

LA GRAPPE , ouvrant la boutique.

Vous êtes le futur... passez...

BABOLIN, *l'examinant.*

C'est plus que parfait.

LA GRAPPE, *voyant les porteurs.*

Que de paquets!

DURMONT, *à Babolin.*

Entrons vite.

BABOLIN, *à la grappe.*

Auparavant que jour sommes-nous de la semaine?

LA GRAPPE.

Oh! ne vous embarrassez pas, l'emplacement est heureux :
les trois marchands à qui vous succédez s'y sont joliment tirés
d'affaire.

Air : de Marianne.

Le premier un peu téméraire,
Après avoir fait deux bilans,
S'est retiré dans une terre,
Qu'il acheta cent mille francs,
Puis le second,
Après faux bond,
A sans façon repris un autre fond.
En subissant
Même accident,
Le troisième a maison, parc, intendant;
Bref, monsieur, je vous le répète,
Dans ce local pour vous choisi,
Trois honnêtes gens ont failli,
Et leur fortune est faite.

BABOLIN, *à Durmont.*

Allons voir le magasin, papa.

DURMONT.

Passez donc.

BABOLIN.

Je ne passerai qu'après vous. (*Ils entrent.*)

SCENE VII.

LA GRAPPE, CROUTON.

CROUTON, *l'arrêtant par sa veste.*

Père La Grappe?

LA GRAPPE.

Ah! c'est vous, monsieur Crouton, qui me devez sept à
huit termes, et cinquante-trois bouteilles de vin.

CROUTON.

Cinquante-deux, mais....

LAGRAPPE.

Non, 53.

CROUTON.

52 ou 53 ne parlons pas de ça. A quoi sert de rappeler?... Croyez-vous que je manque de mémoires ? j'en ai.. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Faites-moi donc l'amitié de me faire avoir la pratique du nouvel établi , pour peindre son enseigne. J'ai là un bras qui lui conviendrait à merveille, et dont je ne sais que faire. Trois personnes me l'ont déjà refusé, et pour un homme qui vient de la province, c'est tout ce qu'il faut.

LA GRAPPE.

Hé que diable voulez-vous qu'il fasse de votre bras ? c'est tout ce que vous savez faire ; car , entre nous, vous n'êtes qu'un barbouilleur.

CROUTON.

Comment dites-vous ça ? Faites-moi l'amitié de répéter un peu...

LA GRAPPE.

J'ai dit barbouilleur, et je ne m'en dédis pas.

CROUTON.

Diab! des barbouilleurs comme ça , il n'y en a pas beaucoup de ma force. Vous ne savez donc pas que , tel que vous me voyez , j'ai manqué d'avoir le grand prix de peinture.

LA GRAPPE.

Et qu'est-ce qui vous l'a fait manquer ?

CROUTON.

Ah ! mon Dieu, une seule chose , une misère ; c'est que je n'ai pas concouru.

LA GRAPPE.

Ah ! ce n'est que cela ?

CROUTON.

Je vais vous dire ce qui nuit peut-être chez moi à la perfection, c'est que je fais un peu de tous les genres ; mais j'ai un talent précieux.

Air : Traitant l'Amour sans pitié.

Dans chaque enseigne avec soin
 Je mêle un peu de morale,
 Je destine une Vestale
 A la modiste du coin,
 Un Jocrisse à maint Libraire,
 Un grand Turc à la Lingère,
 Une Pie à la Fruitière,
 Tout ce qu'on veut sort de là,
 Qu'un marchand de vin m'appelle,
 A mes principes fidèle,
 J'ai les Noçes de Cana,

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, DURMONT, BABOLIN, *sortant de leur boutique.*

DURMONT, à Babolin.

Oui, je vais d'abord disposer mon Ernestine à vous bien recevoir ; je lui dirai que j'aperçois en vous ce jugement, cette sûreté d'opérations...

BABOLIN.

Dites-lui que j'étais un des forts négocians de Laudivisiau, connu dans le Finistère, toiles de Laval, toiles de Morlaix, toiles de Quimper-Corentin.

DURMONT.

Fort bien. Occupez-vous surtout de compléter votre établissement par une belle enseigne.

(*Durmont rentre.*)

BABOLIN.

Soyez tranquille.

SCÈNE IX.

BABOLIN, CROUTON *apportant un grand pôt à couleur, une échelle et une petite enseigne représentant un bras d'or*, LA GRAPPE.

CROUTON.

(*A part.*) Une belle enseigne ! ça me regarde. (*Haut à Babolin.*) Si Monsieur daignait agréer mes services, je travaille dans cette partie-là, je puis même dire que je m'y suis fait un nom ; mais il ne faut pas me confondre avec plusieurs de mes confrères : nous sommes beaucoup de Croûtons dans Paris.

BABOLIN.

Monsieur est Croûton ?

CROUTON.

A telles enseignes, monsieur, que j'ai peint en *nacarat* le cabaret de la barrière blanche.

BABOLIN, à *La Grappe*.

Et de quel prix, s'il vous plaît, sont les enseignes ?

LA GRAPPE.

C'est selon la qualité : de cent sols à mille écus.

BABOLIN.

De cent sols à mille écus J'en prendrai une de cent sols.

LA GRAPPE, montrant *Crouton*.

Monsieur qui est en possession de les faire dans ces prix-là, vous arrangera. (*Il entre chez lui.*)

CROUTON, à part.

Que c'est bête à lui d'avoir dit cent sols, je lui aurais pris six francs.

SCENE X.

BABOLIN, CROUTON.

CROUTON.

Faites-moi l'amitié de demander ce qui peut vous plaire; depuis le cèdre du Liban, jusqu'à l'humble barbeau, et depuis la barbe d'Agamemnon, jusqu'à la barbe du Pélerin blanc, je suis votre homme.

BABOLIN.

Me voilà dans l'embarras du choix.

CROUTON.

Monsieur, minéraux, végétaux, animaux; les trois règnes brillent dans mes tableaux. Choisissez le règne animal, ou le végétal; car le végétal ne vous irait pas mal. Tenez, si j'ai un conseil à vous donner, je vous engage à prendre un bras d'or. C'est une enseigne riche.

BABOLIN.

Je voudrais quelque chose de démonstratif, qui se vit de loin.

CROUTON.

Oh! un bras d'or se voit de très-loin...

BABOLIN.

Oui, mais j'aimerais mieux un cerf, un giraffe, un éléphant. Un éléphant me sourirait assez; mais on n'aurait peut-être pas un éléphant pour cent sols?

CROUTON.

Oh! vous n'auriez pas un *Baba* pour ce prix-là, mais vous pourriez avoir un *Eléphant* fort gentil; cependant j'en reviens toujours à mon bras, c'est ce que vous pouvez prendre de mieux,

BABOLIN.

Et le juste prix, là, en ami?

CROUTON.

Monsieur, un bras d'or avec son cadre, c'est cent sols; mais je ne fais pas attendre.

BABOLIN.

J'entends, vous voulez être payé d'avance.

CROUTON, *prenant les cent sols.*

Dieu bénisse la main qui m'éternne.

BABOLIN.

Monsieur, je vous prie d'y mettre beaucoup de soin, je veux un bras parlant.

CROUTON.

Soyez tranquille, avec moi vous y avez la main. C'est que je ne passe pas pour un sot ! faites-moi l'amitié de vous informer de moi dans le quartier.

Air : *Vaud. de Claudine.*

Au traiteur qui loge en face,
J'ai fait un tableau parfait,
On y voit dindon, bécasse,
Et chacun m'y reconnaît.
Tant de ressemblance y règne,
Que le passant étonné,
Rien qu'en voyant mon enseigne,
S' imagine avoir diné !

BABOLIN.

Çà ne laisse pas que d'être agréable pour le traiteur.

CROUTON.

Tenez, j'ai votre affaire toute prête; car moi, j'improvise dans mes loisirs.

BABOLIN.

Voyons.

CROUTON, *allant chercher le bras et l'enseigne.*

Ces sortes d'ouvrages-là ne se jugent bien qu'à une certaine distance.

Air : *Vaud. de l'Avare.*

Partout l'optique est nécessaire,
Elle offre un résultat certain,
De près, tel objet sait nous plaire,
Tel autre a besoin du lointain.
On ne peut juger, quoi qu'on fasse,
Les qualités et les défauts
Des hommes comme des tableaux,
Que lorsqu'on les a vus en place.

Faites-moi l'amitié de caler mon échelle.

BABOLIN.

Montez, vous êtes bien calé.

CROUTON.

C'est fait.

BABOLIN.

Voyons : allons, j'ai laissé mes conserves dans une des poches de la diligence, et mes yeux....

CROUTON.

Des yeux? j'en fais comme des bras, à cent sols par tête.

BABOLIN.

Cela me paraît fort joli. (*Il appelle.*) M. Durmont, mademoiselle Ernestine! accourez, accourez vite.

CROUTON.

Air : du pauvre Diable.

A ce bras là certe il ne manque rien,
On dirait qu'il est véritable,
Et dans Paris, je vous défierais bien,
De pouvoir trouver son semblable.

BABOLIN.

Dans cet art-là je ne suis qu'amateur ;
Mais du talent heureux apôtre,
Moi, je suis fier, dans le fond de mon cœur,
D'avoir un bras mieux fait qu'un autre.

ENSEMBLE.

A ce bras-là, etc.

SCENE XI.

Les Précédens, DURMONT, ERNESTINE.

BABOLIN.

Vous voilà, charmante Ernestine,
Admirez cette enseigne-là,
Elle vous plaira,
J'imagine.

DURMONT.

Ah ! qu'ai-je vu ?
Qu'ai-je aperçu ?
Quel barbonillage !

CROUTON.

Ah ! quel outrage !

DURMONT.

Une telle enseigne, en honneur,
A tous les chalands ferait peur !

ERNESTINE.

Je meurs de rire !

CROUTON.

On a beau dire,
Celui qui de ce bras rira,
Verra le poids de celui-là.
A ce bras là, etc.

Ensemble.

DURMONT.

Otez ce bras, il ne ressemble à rien,
C'est une croûte abominable,
Et dans Paris, etc., etc.

CROUTON.

Ah ça voyons, entendons-nous. Qu'est-ce que vous avez à reprocher à mon bras ?

DURMONT, à Babolin.

Allez, monsieur, c'est une enseigne à bierre que votre tableau, et ce n'est pas avec cela que vous séduirez ma fille.

BABOLIN.

Mais, beau-père, expliquons-nous.

DURMONT.

Portez cela à la Courtille, c'est une croûte.

CROUTON, *furieux.*

Croûte vous-même eutendez-vous? et faites-moi l'amitié de respecter l'art et l'artiste.

ERNESTINE.

Mon père a raison, monsieur, c'est une croûte.

CROUTON.

Ma mie, faites-moi l'amitié d'examiner avant de prononcer. M. Durmont, c'est très-mal ce que vous faites-là, vais-je dire à vos pratiques que vous vendez de la toile blondine pour du Laval, et de la cretonne pour du Courtray?

DURMONT.

Comme vous prenez feu.

CROUTON.

Ce n'est pas pour mon bras, je n'y tiens pas, mais c'est pour l'art en général et même en particulier. Apprenez, M. Durmont, qu'il y avait cinq ans que je tenais le pinceau que vous n'aviez pas touché une demi-aune.

DURMONT.

Allez au diable, Imbécille.

CROUTON.

Imbécille! Ménagez vos propos! toutes les fois qu'on appellera un artiste imbécille, je me montrerai.

DURMONT.

Air : *Comme ça vient, etc.*

Je ris de sa colère,
Le barbouilleur est aux abois,
Vous, mon gendre, j'espère
Que vous ferez un meilleur choix.
Pour que votre maison brille,
Commandez un grand tableau,
Car pour séduire une fille,
Sachez que rien n'est trop beau.

CROUTON.

J'étonne de colère,
Quel affront ici je reçois,
Calmez-vous, cher beau père,
Je justifierai votre choix,
Le talent sur la terre
Est bien à plaindre quelquefois.

Ensemb.

ERNESTINE.

Je ris de sa colère,
Le barbouilleur est aux abois,
Puisse bientôt mon père
Se repentir d'un pareil choix.

(*Durmont et sa fille rentrent.*)

SCENE XII.

B A B O L I N , C R O U T O N .

B A B O L I N .

Vous voyez, monsieur, à quoi vous m'exposez ?

C R O U T O N .

Eh, monsieur, c'est votre lésinerie qui est cause de tout cela. Que vouliez-vous que je vous peignisse pour cent sols ? Un bras d'or massif peut-être, j'y aurais mis du mien.

B A B O L I N .

Monsieur, je vous avais donné la préférence, parce que j'aime les jeunes artistes, vous avez trompé mon attente. Tout le monde dit que vous n'êtes qu'un....

SCENE XIII.

Les Précédens, S A I N V I L L E , P I C A R D .

C R O U T O N .

Arrivez donc, monsieur Sainville, venez venger l'honneur du corps. (*à Babolin.*) C'est un confrère.

B A B O L I N .

Ah! monsieur est barbouilleur?

C R O U T O N , *à Sainville.*

Faites-moi l'amitié d'être juge et de prononcer dans cette affaire.

B A B O L I N , *montrant l'enseigne.*

Où, monsieur, dites-moi ce que vaut ce tableau-là ?

S A I N V I L L E .

Ça ne vaut rien du tout.

B A B O L I N .

Eh bien, je l'ai payé cent sols. C'est une infamie, un vol manifeste ! le confrère lui-même l'avoue.

C R O U T O N .

J'aurais dû m'en douter. Jalousie de métier, qu'il en fasse autant.

S A I N V I L L E .

Je m'en garderai bien.

B A B O L I N , à *Crouton*.

Monsieur Crouton, convenez, dans tout ça, que je suis bien fait.

C R O U T O N .

Bien fait ! vous ! ah ! par exemple , voilà ce que je nie. Faites-moi l'amitié de prendre l'avis général. Quant à vous , monsieur Sainville , votre conduite est horrible , fi ! que c'est laid d'être jaloux ! de chercher à nuire à un confrère... quand il y a une petite pièce de cent sous à gagner... être là comme des happechair... moi qui rends justice à tout le monde... c'est à la lettre ça... les artistes doivent se soutenir ; tel que vous me voyez , je porte les artistes dans mon cœur.

S A I N V I L L E .

Les artistes n'ont rien de commun avec vous : vous ne savez seulement pas le nom des grands peintres. Connaissez-vous Rubens ?

C R O U T O N .

Plait-il ? Si je connais Rubens ? C'est précieux : écoutez , si j'ai un conseil à vous donner , c'est de ne pas dire devant moi du mal de cet homme-là , parce que tel que vous me voyez , je me ferais battre pour Rubens , assommer même ! diable , Rubens !

S A I N V I L L E .

Que direz-vous de Raphael ?

C R O U T O N .

Ah ça ! c'est différent , je me mettrais au feu pour Raphael. Tenez , voyez-vous , quand je parle de Raphael... les muscles ! je suis hors de moi , Raphael ! diable !

S A I N V I L L E .

Il me semble pourtant que le Poussin...

C R O U T O N .

Comment dites-vous ? le Poussin ? Ah ça , vous voulez donc me pousser à bout , en me parlant du Poussin ? le Poussin , c'est une autre paire de manches. C'est mon homme celui-là ! mon homme de prédilection. Je ne sais pas ce que je ne ferais pas pour le Poussin. Je me jetterais par-dessus les ponts pour le Poussin ; moi je me regarde comme une mâchoire à côté du Poussin.

P I C A R D , à *Sainville*.

Monsieur , voici le moment d'agir. Vous m'avez donné carte blanche , laissez-moi faire et je répons de tout. (à *Babolin* .) Laissez là ceste discussion , abandonnez ce misérable barbouilleur , qui n'est pas fait pour décorer la boutique d'un négociant comme vous.

C R O U T O N , à *part*.

Qu'est-ce qu'ils disent donc la bas ? Ils complotent contre moi... écoutons.

PICARD, montrant à Babolin l'enseigne de ma tante aurore.

Vous voyez bien ce tableau?

BABOLIN.

Oui, après ?

PICARD.

Eh bien ! c'est mon maître qui l'a peint.

BABOLIN.

Comment, c'est votre maître qui a peint l'enseigne de mon beau père ?

PICARD.

Oui, c'est lui-même, mais chut !

CROUTON, à part.

Ah ! voilà le pot aux roses découvert ! Je ne m'étonne plus s'il déprécie mes ouvrages ; mais je lui ménage une petite algarade à laquelle il ne s'attend pas. Ah ! je fais des croûtes ! je t'en ferai voir de dures, mon petit ami, et tu sauras bientôt si c'est impunément que l'on peint ma tante aurore. (*haut.*) Au revoir, mon confrère, j'appuie exprès sur ce mot-là, parce que ça, le vexé ; au revoir confrère. (*Il sort.*)

SAINVILLE.

Sans rancune, monsieur le peintre de taverne.

SCENE XIV.

BABOLIN, SAINVILLE, PICARD.

PICARD, à Babolin.

Oui, avec des procédés, vous obtiendrez tout de mon maître ; mais il ne faut pas marchander avec lui.

BABOLIN.

Il n'y a pas de sacrifices que je ne fasse pour me réhabiliter dans l'esprit du beau-père. Je veux une belle enseigne, à tel prix que ce soit.

PICARD.

Laissez-moi faire, je vais lui parler. (*à Sainville.*) Mon cher maître, obligez ce galant homme, et cédez-lui à bon compte un de vos chef-d'œuvres.

SAINVILLE.

Allons donc, Picard, tu plaisantes !

BABOLIN.

Non, monsieur, il ne plaisante pas : vous avez sans doute aimé ? les artistes sont sensibles, c'est connu : eh bien ! peignez-vous....

SAINVILLE.

Comment, si je peins?

BABOLIN.

Ce n'est pas ça que je veux dire. Peignez-vous la situation d'un amant désolé, au moment de perdre celle qu'il adore et dont il attend une dot considérable.

SAINVILLE.

C'est bien délicat, j'en conviens.

BABOLIN.

Au moment de la perdre, dis-je, faite d'une enseigne. Laissez-vous toucher.

PICARD.

Mon cher maître!

SAINVILLE.

Je pourrais, il est vrai, céder à monsieur, mon Jugement de Midas, qu'en dis-tu, Picard? un tableau superbe, d'une grande grande dimension!

PICARD.

Ah! c'est un beau morceau!

BABOLIN.

Le jugement de Midas! c'est précisément ce qu'il me faut.

SAINVILLE.

Non, cela ne peut convenir qu'à un vrai connaisseur.

BABOLIN.

Un connaisseur! je le suis, monsieur; nous le sommes tous dans la famille des Babolins. Je ne peux pas mieux vous dire, j'espère!

SAINVILLE.

Il doit orner la galerie d'un grand-seigneur.

BABOLIN.

Il sera ici à la vue de tout Paris, et le nom de Babolin au-dessous.

PICARD.

Cela n'est-il pas bien engageant? Allons, monsieur, un généreux sacrifice!

SAINVILLE.

J'y consens; mais c'est uniquement pour vous obliger ce que j'en fais, monsieur Babolin. Picard, suis-moi.

Air : *Vaud. du Pauvre Jacques.*

Vous allez, heureux mortel,
Avoir ce tableau magnifique,
Apprenez que ce Raphaël
N'a jamais rien produit de tel.

BABOLIN.

Je voudrais déjà
Voir ce tableau-là

Décorer ma boutique ,
Car chacun dira ,
Courons à grands pas
Admirer ce Midas.

Ensemb. { Vous allez heureux mortel , etc.
Je suis un heureux mortel ,
Grace à ce tableau magnifique ,
Mon profit sera réel ,
Honneur à l'art de Raphaël.

(*Sainville et Picard sortent.*)

SCENE XV.

BABOLIN , *seul.*

Cela s'appelle promptement réparer ses torts ; le beau-
père et la future seront enchantés ! j'aperçois encore ce M.
Crouton.... j'ai envie de.... mais je m'emporterais ! les Babolins
sont vifs !... rentrons....

SCENE XVI.

CROUTON , MADEMOISELLE AURORE.

CROUTON.

Quand je vous dis, ma tante, que j'ai à vous faire voir des
choses qui vous surprendront, faites-moi l'amitié de me croire.

mle. AURORE.

Mais, mon cher Crouton, vous me faites quitter le douzième
volume d'un roman....

CROUTON.

Vous n'en serez pas fâchée. Regardez la haut, ma tante.

mle. AURORE.

Ciel ! qu'aperçois-je

Air : C'est un Enfant.

Vit-on jamais pareil scandale,
M'offrir en spectacle aux passans :
Voilà ma robe nuptiale,
Mon air aisé, mes yeux perçans ;
C'est bien ma figure,
C'est bien ma tournure,
Oui, c'est mon portrait, en honneur :
C'est une horreur !

CROUTON.

C'est ce que tout le monde dit. Vous qui demeurez à la barrière
d'enfer, ma tante, vous ne venez pas souvent dans ce quartier-
ci, et vous ne vousseriez peut-être jamais aperçue sans moi.

m^{lle}. A U R O R E , *furieuse.*

J'en aurai raison !

C R O U T O N , *à part.*

Ah ! ah ! mon petit monsieur Sainville , vous voulez nuire à un confrère !

m^{lle}. A U R O R E , *criant.*

Uu commissaire ! un huissier !

SCENE XVII.

Les Mêmes, ERNESTINE, DURMONT.

ERNESTINE.

D'où vient tout ce bruit ?

DURMONT.

Qu'avez-vous , madame ?

m^{lle}. A U R O R E .

J'ai , qu'il faut que vous retiriez sur le champ votre enseigne.

DURMONT.

Retirez-vous vous même.

C R O U T O N .

Chaud , chaud , ma tante Aurore !

m^{lle}. A U R O R E .

Voyez un peu ce vieux ragotin qui m'expose à la risée publique.

DURMONT.

Admirez cette vieille folle qui prétend que je garde son portrait. C'est une pièce... entendez-vous que c'est une pièce.

m^{lle}. A U R O R E .

Oui , c'est une pièce qu'on me joue , et je ne souffrirai pas....

C R O U T O N .

Non , je ne veux pas qu'on joue ma tante Aurore.

m^{lle}. A U R O R E .

Venez avec moi , mon neveu Crouton.

Air : Vaud. de la Belle au bois dormant.

C'est abominable !

Et ce tour pendable

Ne peut s'oublier ,

Pour faire punir le coupable

A l'instant je vais chez l'huissier.

D U M O N T .

Allez au diable !

(24)

Mlle. AURORÉ.

Avant peu, je vous reverrai,
Avant peu, je vous prouverai
Dans la fureur qui me transporte,
Si mes traits en tous lieux cités,
D'un magasin de nouveautés,
Sont faits pour orner la porte;
C'est abominable ! etc.

(Mlle. Aurore et Crouton sortent , Durmont et Ernestine rentrent.)

SCENE XVIII.

BABOLIN, puis après PICARD, avec un grand tableau et des porteurs.

BABOLIN.

J'ai cru entendre du bruit à ma porte, je me suis trompé.
(voyant Picard.) Ah ! voici le tableau en question.

PICARD, aux porteurs.

Placez-moi cela sur cette porte. (à Babolin.) Et vous, admirez !

BABOLIN.

Jugeons le jugement de Midas. Ah çà, dites-moi, Midas n'était-il pas un négociant ?

PICARD.

C'était un juge qui n'était pas très-grec.

BABOLIN.

Les personnages me paraissent habillés à la romaine, on eut mieux fait de les mettre à la chinoise : on dit que c'est le dernier genre.

PICARD.

Romains, chinois, c'est la même chose. Il ne s'agit plus que du paiement. Les sacrifices proposés sont-ils en argent ou en billets ?

BABOLIN.

Non, en marchandises, en toiles de Morlaix et de Laval.

PICARD.

Morlaix et Laval, soit. Combien en avez-vous ?

BABOLIN.

Trois lots, de mille francs chaque.

PICARD.

Où sont-ils ?

BABOLIN.

Ils sont encore à l'entrée du magasin.

PICARD, *aux porteurs.*

Apportez les trois lots de toile, c'est monsieur Babolin qui l'ordonne.

BABOLIN.

Les trois lots! vous voulez donc choisir?

PICARD.

Tous les trois d'abord; un jour vous nous remettrez le surplus.

BABOLIN.

Je ne vous dissimulerai pas que cela me paraît un peu cher.

PICARD.

Peut-on payer trop cher ce qui procure la vogue?

BABOLIN.

La vogue? Et qu'est-ce que c'est que ça? Nous ne connaissons pas la vogue à Landivisiau.

PICARD.

Avec elle on a tout, et sans elle on n'a rien.

BABOLIN.

Ah! vous avez raison, coûte qui coûte, je veux avoir la vogue.

PICARD.

Et d'ailleurs, monsieur, entrons dans les détails, s'il vous plaît. Est-ce que ce Marsyas si bien drappé ne vaut pas bien un petit lot de toile?

BABOLIN.

Un lot, soit.

PICARD, *au premier porteur.*

Passez de ce côté. (*à Babolin.*) Et cet Apollon! hein, que dirons-nous de sa taille, de sa figure?

BABOLIN.

Il est certain qu'un aussi bel homme doit avoir de la peine à se contenter d'un seul lot.

PICARD, *au deuxième porteur.*

Passez par là. (*à Babolin.*) Et ce Midas, dont le manteau seul vaut plus de cent aunes de toile! Ses oreilles sont-elles jolies? je vous le demande. Rien qu'une paire comme celle-là vaut les mille écus.

BABOLIN.

Oh! ma foi, je suis pris par les oreilles!

PICARD, *au troisième porteur.*

Marche, avec les autres. Serviteur maintenant, M. Babolin, vous pouvez aller de pair avec ce qu'il y a de mieux. (*Aux porteurs.*) Suivez-moi. (*à Babolin.*) Quand il vous faudra quelqu'autre chose...

BABOLIN.

Je ne me sens pas d'aise !

SCENE XIX.

BABOLIN, DURMONT, ERNESTINE.

DURMONT.

Je ne saurais tenir en place. Les menaces de cette vieille folle me mettent dans une agitation... (*Voyant le tableau.*) Mais voici qui me comble de joie ! c'est parfait ! c'est divin ! Le jugement de Midas !

BABOLIN.

Oh ! ce n'est rien que tout cela. J'ai bien d'autres projets : laissez-moi faire, allez.

Air : Dans la vigne de Claudine.

J'aurai dans ma boutique,
Pour en faire un bijou,
Des fauteuils à l'antique,
Un comptoir d'acajou ;
Vingt quinquets magnifiques
Y brilleront dans peu,
Si bien que les pratiques
N'y verront que du feu.

DURMONT.

Viens, ma fille, viens voir ce superbe magasin, dont l'intérieur répond si bien à l'extérieur.

BABOLIN.

Ne vous hâtez pas.

DURMONT.

Serait-il possible, on aurait déménagé ! Où est donc le fond de boutique ?

BABOLIN.

Ce n'est pas malin à deviner ; il voyage là-bas sur le dos de trois commissionnaires.

DURMONT.

Tout en dehors et rien dedans ! Auriez-vous donné le fonds pour la devanture ?

BABOLIN.

Comme vous dites , papa.

DURMONT.

Et que comptez-vous donc vendre ?

BABOLIN.

Si je ne vends pas avec autant de préparatifs , je ne sais plus à qui me vouer.

DURMONT.

Qui vous donnera des marchandises à présent ?

BABOLIN.

J'aurai du crédit , et la dot de votre fille pour caution.

DURMONT.

C'est-à-dire que la devanture et le tableau répondront de la dot ? Cherchez ailleurs vos dupes.

BABOLIN.

Me voilà dans de beaux draps avec ma toile et mon enseigne, sans être marié.

SCENE XX.

Les Mêmes, Mademoiselle AURORE, CROUTON, un HUISSIER, puis après SAINVILLE.

Mlle. AURORE.

Qu'on m'enlève d'ici ; je demande en grâce qu'on m'enlève !

DURMONT.

Que ce soit le diable qui t'emporte, vieille sorcière !

Mlle. AURORE.

Des injures !

CROUTON.

Des injures à ma tante Aurore !

Mlle. AURORE, à l'huissier.

Verbalisez, monsieur.

L'HUISSIER.

Verbalisons.

DURMONT.

Qui vous a donné le droit de me relancer, damnée barbare ?

Mlle. AURORE.

Qui t'a donné la licence de m'enchaîner à tes foyers, barbare ame ? Rends-moi donc à moi-même , rends mon bien.

SAINVILLE, *s'avançant.*

L'avez-vous payé ?

Mlle. AUREORE.

C'est lui ! Le voilà ce perfide artiste ! Dis, traître, quand je t'ai commandé mon portrait, était-ce pour que tu me gardasses et me livrasses à mon cruel persécuteur, travesti sans doute en homme de négoce ?

SAINVILLE.

J'ai attendu dix ans ce héros de roman qui devait, disiez-vous, le retirer et le payer.

DURMONT.

Comment, mon cher Sainville, c'est à vous que je suis redevable de cette superbe enseigne, à laquelle je dois ma vogue et ma fortune ?

SAINVILLE.

Oui monsieur.

SCENE XXI.

Les Mêmes, PICARD.

Vivat ! Monsieur voici des fonds ; vos affaires sont en bon état. (*Il lui donne un porte-feuille.*)

SAINVILLE.

Explique-toi.

PICARD.

Vous avez fait la fortune de vingt marchands, qui, à leur tour, viennent de faire la vôtre.

SAINVILLE, *ouvrant le porte-feuille.*

Encore un coup, d'où me vient tout cet argent ?

PICARD.

C'est un trait de mon imagination. J'ai fait annoncer comme des enseignes, dans les petites affiches, votre collection de tableaux, et dans un moment tout a été enlevé.

BABOLIN.

Ah ça, monsieur, tout le monde achète, cela me fait plaisir ; mais je voudrais bien désacheter, reprenez votre enseigne et rendez-moi mes ballots.

PICARD.

Comment, M. Babolin, vous voulez commencer le commerce par rompre un marché ?

BABOLIN.

Ah ! ça mais, beau-père, comptez-moi au moins la dot, pour que je puisse remplir mon magasin.

DURMONT.

Moi ! votre beau-père : rayez cela de vos tablettes. Je ne veux point d'un imbécille qui se laisse ainsi duper ; mon gendre sera M. Sainville, à qui je dois ma fortune.

SAINVILLE.

A ce prix, M. Babolin, je vous rends vos ballots, et vous fais cadeau de votre enseigne.

BABOLIN.

Allez au diable tous : je vais retourner à Landivisiau.

GROUTON.

Ah ! par exemple, c'est bien là le cas d'y placer mon bras d'or ; mes tableaux doivent avoir un grand succès dans la Basse Bretagne.

BABOLIN.

Vous croyez donc qu'il n'y a que des sots ?

Mlle. AUREORE.

Mais avec tout ça, mon portrait reste en enseigne.

SAINVILLE.

Je vous en ferai un autre, où je vous représenterai en *Clo-rinde* embrassant *Tancrede*.

Mlle. AUREORE.

A ce prix, je consens à ne pas plaider.

GROUTON.

Je vois bien qu'il faut que je me rejette sur le marchand de vin. Père La Grappe, vous voyez qu'il est indispensable que vous ayez un petit tableau de ma façon.

LA GRAPPE.

Non, M. Croûton, ma boutique est bien achalandée, et je me souviens du proverbe : *à bon vin point d'enseigne*.

GROUTON.

Allons, je vois clairement que l'envie s'attache à mes pas, mais cela ne me fera pas abandonner les arts, parce que j'ai en moi le sentiment du beau, et un homme qui est artiste, l'est.

VAUDEVILLE.

Air : Voilà la manière de vivre cent ans.

LAGRAPPE.

De grappes vermeilles
Exprimer le jus,
Ne mettre en bouteilles
Jamais rien de plus,
Du franc vigneron,
C'était autrefois la méthode.
Une autre façon
Aujourd'hui paraît plus commode,
Beaucoup d'eau bien claire,
Fort peu de raisin,
Voilà la manière
De faire du vin.

Mlle AURORA.

Filles innocentes
Au minois charmant,
Montrez-vous prudentes
Anprès d'un amant.
S'il devient pressant,
Repoussez-le d'un ton sévère,
Puis en rougissant,
Regardant un peu votre mère,
Baissez la paupière
D'un air attendri ;
Voilà la manière
D'avoir un mari.

CROUTON.

Tel que la nature
Fit difforme et laid,
Veut que la peinture
Le rende parfait.
De très-belles dents
Orner une vilaine bouche,
En deux yeux charmans
Savoir changer un regard louche,
Même à la grand-mère.
Donner vingt-cinq ans ;
Voilà la manière
D'attraper les gens.

PICARD.

Vous qui dans le monde
Cherchez les bons mets,
Pour que tout abonde
Chez vous désormais,
Prenez à grands frais
Chez la bouchère et la fruitière,
Ne payez jamais
La boulangère et l'épicière,

(31)

Mais faites-vous faire
Un brillant habit ;
Voilà la manière
D'avoir du crédit.

BABOLIN, *au public.*

Tant soit peu caustique,
Mais avec gaité,
Joindre la critique
A la vérité,
Pincer
Sans blesser
Dans une blenette légère,
C'est ce que l'auteur
Avec ardeur
Cherchait à faire,
Et si le parterre
Daigne l'approuver,
Il sait la manière
De nous le prouver.

FIN.